

LE GRAND RÉCIT

Michel Serres

Au bout du chemin qui monte à travers la forêt, posés sur une haute butte d'herbe, le long d'un torrent dévalant de la montagne, une ferme et ses annexes ouvrent sur un cirque profond dominé par des glaciers. Sous le soleil du matin et l'immobilité de l'air, cette scène me révèle, en une épiphanie extatique, la présence quiète des choses à leur place exacte. Transparent et large, l'espace semble y engloutir le temps, suspendu.

Descente dans la durée du monde

Devant la porte de la maison bâtie au bas des alpages, une petite fille de trois ans joue ; elle a reçu hier le cadeau d'une poupée rose crème à pantalon vert. Derrière elle, la façade calme aux linteaux de pierre brille encore de la peinture ocre appliquée à grand frais l'année où la fenaison abonda, il y a sept ans. Le grand-père construisit le hangar métallique à gauche du corps principal, lui-même édifié au début du siècle dernier sur les ruines d'un ancien moulin, érigé à l'endroit d'un antique monastère, implanté là, jadis, sur les lieux d'un temple - romain ou gaulois, nous l'avons oublié -, devant les rochers que déplaça une crue millénaire de ce torrent dansant et mauvais dont le cours se creuse dans les strates jurassiques des monts dont la barre ferme l'horizon semi circulaire sous des neiges dites éternelles.

Le jouet sort du magasin ; la fillette ne gazouille plus et parle déjà ; la peinture date des années récentes, au climat clément, le nouveau bâtiment d'avant les années chaudes où les glaciers commencèrent à reculer, le moulin du siècle passé, le monastère du haut Moyen-Âge, les vieilles pierres d'avant Jésus-Christ, la crue de plus de mille ans, la montagne du Tertiaire... Comme par degrés, je distingue le jouet fragile devant l'enfant frêle qui gambade et court devant la porte ouverte, le hangar

léger devant les pierres lourdes, la maison devant la rivière et celle-ci devant la haute paroi noire, millionnaire en années, sous l'éblouissant soleil, étoile milliardaire.

Depuis quand la fillette joue-t-elle à la poupée, quand le père a-t-il peint la façade, je m'en souviens aisément. Quand les premiers occupants de ce lieu ont-ils érigé ces pierres ? Il y faut plus d'expertise. Depuis quand le torrent coule-t-il, depuis quand le glacier descend-il de sa rimaye, depuis quand la montagne s'élève-t-elle à trois mille mètres, depuis quand le soleil brille-t-il... ? Le savoir, à datations désormais exactes, répond à ces questions venues de la perception, ensuite la nourrit et enfin la renverse : du fond des montagnes et de la hauteur du ciel, tombe sur mes épaules une échelle temporelle qui descend, comme en cascade et coule vers moi, vieillard promis à la mort.

De petits balcons d'espace-temps

Dans quelques jours, la poupée, aux habits déchirés, manquera d'un bras, têt arraché ; dans deux ans, l'enfant devra partir le matin à l'école. Ces murs resteront debout ; elle les croira immobiles toute sa vie, au moins durables. Son père qui les enduisit parce qu'il les voyait s'user, pense, depuis sa propre enfance, la montagne stable. Adossé à des roches qu'il croit immuables, il constate que la muraille se dégrade avec le temps et en fixe les brèches branlantes avec des moellons extraits de la paroi proche ; il construit avec de l'immobile dur, puisé dans une carrière creusée en largeur, hauteur et profondeur. Adossée au mur de la ferme qu'elle croit immuable, la petite fille se repent déjà d'avoir dégradé le jouet qu'elle tient en main et porte parfois à la bouche.

Derrière l'enfant, la muraille ; derrière le père, la montagne : deux fois de l'espace ; devant eux : les petits habits déchirés ou la façade décharnée, deux fois du temps. Fille et parent s'agitent chacun sur une sorte de balcon, sur un petit degré d'espace, derrière eux, en amont, et de temps, devant eux, en aval.

La rose et le jardinier

Sur sa terrasse étroite et respective, chacun, adossé à de l'espace et regardant le temps, pourrait dire, comme Fontenelle, que de mémoire de rose, jamais l'on ne vit mourir de jardinier. Celui-ci voit celle-là naître, éclore, se faner puis disparaître par le temps qui passe, mais, si la fleur pouvait voir ou sentir, elle admirerait les déplacements plus que lents de son cultivateur, stable et inusable dans l'espace. Pour la petite fille, la ferme ne bouge et son père sait, à son tour, comme toute sa lignée, qu'on ne soulève ni ne déplace les montagnes. En amont de ces deux vies, rapides comme des roses, vouées à l'usure et à la décadence, voilà de la stabilité spatiale, la maison et la montagne jouant, disons, le rôle du jardinier. Voilà deux échelons composés, si j'ose dire, d'un espace et d'un temps. Assis sur une rive solide, parent et enfant regardent un fleuve couler. Les roses perdent leurs pétales devant l'immarcescible muraille ; la maison s'élève, s'use et s'écroule devant l'impeccable paroi, dont la roche se plisse et s'érode sous un éternel soleil : à chaque stance, autant d'illusions jardinières.

L'échelle sur laquelle vivent ces générations ne dépasse pas les traditions de leur famille ; mais un historien daterait les constructions, ferme, moulin, cloître, temple, restes, traces, marques d'hommes disparus ; il ajoute quelques autres échelons. Chacun d'eux ne conserve qu'une mémoire humaine, lacunaire, écrite en signes parfois, pratique le plus souvent et laissant quelques objets ouverts. Nommons toute notre histoire : illusion jardinière. Comme l'enfant, nous croyons sottement que les civilisations et leurs travaux se développent dans l'étendue invariante d'un monde qui les accueille, bref qu'une géographie déployée dans un espace local ou global conditionne la durée, courte ou longue, de la préhistoire et de l'histoire, comme le décor d'un théâtre où se déroulerait l'action. Mais un géologue date encore ce décor, car il coule autant que le torrent.

Le torrent et le Grand Canyon du Colorado

Devant son courant furieux qui entraîne avec lui roches, cailloux et sables, nous disons aussi sottement que le courant arrache ces alluvions à des montagnes qui nous paraissent stables dans l'espace ; nous parlons d'érosion, comme si un flux actif usait un socle passif toujours déjà là, comme une rigole rare dans le massif. Non, l'eau coule, mais la falaise coule aussi bien, puisqu'elle s'écroule en blocs et sablons, comme l'eau et comme l'histoire des hommes, en autant et plus encore de stades ou d'échelons. Les solides coulent tout autant que les fluides ; un peu plus durs, plus résistants, ils y mettent plus de temps. Si la montagne percevait, elle verrait les choses naître et s'évanouir en aval d'elle et croirait, derechef, s'adosser, en amont si j'ose dire, et pendant qu'elle se plisse, s'exhausse, s'érode et disparaît, à un espace où le soleil change aussi peu que le jardinier devant ses roses : de mémoire de volcan, nul n'a jamais vu vieillir d'étoile. Derrière les quelques centaines d'étages de l'histoire à brèves manigances, des millions d'échelons se déploient où l'univers entier entre dans le temps.

Au fond de ses gorges rouges, le Colorado coule, mais coulent aussi les cristaux saisis dans les strates diverses des falaises du Canyon. Du bord Sud de sa faille théâtrale ou devant la ferme modeste où joue l'enfant, vous ne voyez pas deux spectacles différents dans un espace semblable, mais une succession de mille fontaines à rythmes divers. Certes, l'une se déverse au fond de la rigole que vos yeux ouverts suivent sans étonnement, mais les autres tombent de plus en plus lentement sans que vous les perceviez directement. Je vous invite à les voir, non point immobiles mais lentes. Mimant Galilée, je dirais volontiers : « pourtant, toutes ces falaises rouges coulent ». Aux datations de l'historien et du géologue s'ajoutent celles du géophysicien et du chimiste qui en découvrant, par exemple, comment l'uranium devient plomb peuvent calculer l'âge de la Terre : quatre milliards d'années ; leur succède l'astrophysicien qui compte celui de l'Univers, treize milliards depuis le Big Bang, prévoit la *nova* de Bételgeuse et suppute la fin de tout le processus en ce qu'il nomme le Big Crunch, fin de l'univers dans

l'écrasement ponctuel. Je ne puis donc plus contempler soleil, étoiles et paysages sans que leur temps emporte, de son flot formidable, mes yeux et mon corps. Oui, le savoir nourrit et renverse la perception.

De même que, de leur science mécanique, Copernic et Galilée retournèrent notre ancienne perception des mouvements terrestres autour du Soleil, de même, émerveillé de ce nouveau changement dans la durée, vous contemplez désormais, une suite échelonnée d'horloges dont les roues, les unes immensément lentes, étoiles et montagnes, d'autres rapides prodigieusement, petite fille et poupée, comptent le temps, chacune à son rythme ou plutôt à son *tempo*, preste au plaisir du regard et presque immobile à son aveuglement.

Ouvrez donc les yeux nouvellement.

Vous voyez moins de l'espace que du temps. Vous voyez moins d'objets disposés dans une étendue familière, fleuves, roches, sommets ou soleil... que différents rythmes d'un écoulement, travaux éphémères, maisons séculaires, bêtes en proie au désir de gésine, rives millénaires, rochers millionnaires, astres milliardaires. *Alors que la représentation commune faisait disparaître le temps dans l'espace, le dissolvait ou mieux encore le dissimulait* comme un magicien cache un vol de colombes sous un voile blanc, alors que la scène théâtrale de la représentation rendait difficile à saint Augustin, à Bergson, comme à leurs successeurs, la vision directe, l'intuition ou la pensée de la durée, *cette série qui, maintenant, se déploie en faisant jaillir devant moi des millions de fontaines, foudroyantes ou d'une infinie lenteur, devant la maison de campagne ou le Grand Canyon, fait disparaître, dissout, dissimule, à son tour, l'étendue* derrière les surgissements d'autant de rythmes chroniques.

Mosaïque, marqueterie

Car l'espace, alors, apparaît comme une mosaïque de temps, à rythmes et *tempos* divers. L'enfant court et pose sa poupée entre les murs de la maison et les roches sédimentaires ; traduisons : en quelques secondes, trois ans glissent entre deux siècles et dix millions d'années. Elle va sauter dans les bras de son père ou s'accrocher aux jupes de sa mère, qui, de grand matin, interrogent le climat, puis, tout le jour, travaillent le sol, rejettent les pierres et gardent la terre, labourent au soc, sèment et moissonnent à la faucille, traient les vaches, ramassent les œufs, chassent au fusil l'izard ou le chamois... Leurs pratiques horaires, journalières, saisonnières, annuelles, pratiques, existentielles... relient divers temps de l'inerte, immémorial, du vivant, domestiqué ou sauvage, et du technique, fer et poudre, antique ou récent. S'agitent-ils dans un espace ? Mieux, le long des arêtes temporelles de leurs gestes rapides ou lents, ils lient, comme en un réseau, aléatoire ou régulier, cette multiplicité composite de rythmes, plus ou moins larges ou rapides : maison, terre et roche... blé, vaches et poules... charrue, fourche et massue... emboîtés de manière fractale ou mélangés ensemble et tourbillonnants... chacun d'âges ou de dates différents. En croyant s'activer dans un espace stable, nous mortels journellement tissons, trame sur chaîne, de l'éphémère à du millénaire, du lent sur du foudroyant, dessinons quelques traits fugitifs sur de la tapisserie milliardaire. L'espace, alors, apparaît comme une marqueterie de temps.

La cathédrale engloutie

Existe-t-il un point d'accumulation inaccessible à la limite du surgissement infini de ces milliers de fontaines, un dernier jaillissement qui, enfin, s'adosserait à un ultime espace asymptotique, derrière même les étoiles ? Ce point-source a moins d'importance que la nappe irisée qui s'étale à mes yeux et va s'élargissant et se ralentissant à mesure qu'elle plonge derrière les montagnes et les constellations, et

dont le *tempo* s'accélère de manière foudroyante quand nous atteints, la maison, la petite fille et moi. Elle baigne, dans l'apparence, les plissements indéfinis des rythmes.

Dans la représentation des touristes, philosophes ou artistes, le temps se perdait dans l'espace, voici que l'espace, à son tour, s'engloutit dans le temps, comme sous l'océan la légendaire cathédrale. *Nous vivions, percevions ou pensions, bloqués sur une marche et comme prisonniers de ses dimensions, en largeur, longueur et hauteur.* Assis ou debout sur elle, nous nous adossions au mur vertical de la précédente, voilà notre antique espace, et nous nous fascinions du jet qui jaillit et s'écoule devant, voilà notre ancien temps. Nous voyions parfois que le mur, en amont, ruissellait tout autant que le prochain, en aval, quoiqu'à rythme différent. En nous adonnant à la mémoire ou à l'histoire, il nous arrivait de gravir ou descendre un ou quelques degrés de cet escalier. Mais aujourd'hui *ses barreaux escaladent et descendent l'univers comme l'échelle de Jacob.* Plongent-ils vers le commencement du monde, s'évanouissent-ils au Big Crunch universel ?

Délivrés enfin de la prison formée par un ou quelques échelons, nous voilà emportés par le ruissellement du temps sur la totalité de l'échelle. Ce déluge formidable emporte les murailles de nos frêles geôles d'espace. La ferme aux alpages dans la montagne, au bord du torrent, et le Grand Canyon du Colorado ruissellent de temps. Les liquides coulent, les solides croulent. L'univers tout entier entre dans le ruissellement du torrent. Tout l'espace de l'ancienne représentation s'écroule sous cet irrésistible entraînement des eaux.

Descente dans le temps des vivants

Devant la ferme et la fille, je vois brouter les vaches et j'entends chanter la gloriole du coq ; sur le Grand Canyon volent des oiseaux de proie et entre les pierres et les herbes sèches sifflent des crotales. Tout ce que je décris me suppose debout devant des théâtres divers, l'un rural, les autres plus précieux

aux géologues et aux promeneurs... debout, encore et toujours dans l'espace, devant une étendue réglée que constitue la scène de ma vue. J'assiste encore à des représentations.

Mais qui suis-je, moi qui voit ? Et ces vivants, plantes ou animaux, champignons et algues, monocellulaires qui m'habitent et que je ne vois pas... ? Des fontaines de temps, ruisselantes parmi d'autres. La mienne, plus vieille que celle de la petite fille, va s'épuiser sans doute avant la sienne. Je ne compte, quant à moi, que comme une autre marche de l'escalier, un autre barreau dans cette universelle échelle de Jacob. Nos organismes ont un âge, dit-on ; j'ai passé le temps des roses et la petite fille vient à peine de l'atteindre ; mon espérance de vie égale celle de la poupée de porcelaine ; soit.

Mais mon cerveau, pour ne parler que de lui, se compose de parties anciennes, à la manière reptilienne, d'autres aussi nouvelles que celles que développèrent les chimpanzés ou les bonobos, enfin d'autres encore, incomparablement plus récentes. Couche par couche, on pourrait le dater à la manière de ces falaises dont les strates diverses s'enfoncent de plus en plus dans le passé. De même, mon ADN apparut, certes, avec la conjonction de mes parents qui le bâtirent comme on bat des cartes, mais dans sa structure propre, il a plus de trois milliards d'années ; plus anciens encore, les atomes qui le et me composent remontent à la fabrication de l'hydrogène et du carbone par l'énergie galactique de l'univers.

Qui suis-je ? Non seulement une autre marche de l'échelle, pour l'âge de l'état civil, mais encore les barreaux successifs d'une bonne part de sa longueur. *Mon balcon enjambe l'échelle de Jacob ; je répands mon temps sur la durée du monde.* Mon corps se compose d'une succession de temps à rythmes variés, passant de l'éphémère à des millions de siècles, *en somme si vieux que ma vie et l'histoire même comptent à peine.* En nos conduites et nos pensées, nous pourrions bientôt, nous pouvons déjà distinguer entre ceux et celles qui datent de la formation même des cellules, voici des milliards d'années, de notre moelle épinière, voici des centaines de millions, d'autres contemporains de l'hominisation, d'autres, enfin, qui ne remontent qu'au siècle passé ou à hier matin. Nous dépassons de

loin notre histoire. Nos gestes, sensations, désirs, intuitions, sentiments... connectent, en temps réel, mille dates incomparables, comme, tout à l'heure, les gestes des métayers. Aussi bien en tant qu'individus que comme communauté, ces temps si colossalement divers nous plongent, jusqu'au cou dans une vieillesse compatible avec celle du monde ; plongés en cette descente, nous atteignons du front, à peine, celle de l'histoire, et des cheveux, notre existence. Ainsi notre corps comprend l'échelle, puisqu'elle le fait ; il la monte ou la descend presque en totalité, puisqu'il l'évalue. L'histoire qui commence avec l'écriture et la durée de ma vie propre se réduisent à quelques marches parmi ces innombrables barreaux. Que pèsent, dès lors, les sciences dites humaines, lorsqu'elles ne se réfèrent qu'à ces minces pellicules historiques ? Des milligrammes par rapport à des milliers de tonnes ? Notre histoire ne tire-t-elle que des cheveux ?

Enfin, les corps de la vache, du coq ou du loup, les sapins et les fougères sur les pentes, ne diffèrent pas, eux non plus et tout autant que moi, de ce grand escalier ... quel âge leur donner... quelques mois comme individus, dix à vingt mille ans de domestication, combien de millions d'années en tant qu'espèces ? Vieille vie.

Vieillard nouveau-né pensant

Méditant derechef sur mon corps et celui de ma petite fille, si je considère le temps interminable qu'il a fallu à ces dizaines de milliers de milliards de cellules pour apparaître indépendamment, pouvoir se reproduire et se différencier, pour se mettre à vivre ensemble en constituant des pluricellulaires à zones séparées, tissus originaux, organes spécifiques et fonctions diverses, emboîtés comme des poupées russes, si je compte les rythmes qu'il leur a fallu observer pour parvenir à une symbiose, viable un certain temps parmi autant d'obstacles et de prédateurs, plus l'armée gigantesque de ses éléments de défense immunitaire, enfin la longue chaîne de molécules qu'il leur a fallu construire pour reproduire, sans trop

d'erreurs, un semblable organisme aussi grand... je mesure à la brièveté de sa durée l'extraordinaire difficulté de cette combinaison ; inversement, la quasi infinité de solutions devant au moins autant d'empêchements me fait m'étonner de ce que cet assemblage dure, même peu. Soudain résumé pour chacun de nous en neuf mois de gestation, en un tourbillon qui me donne le vertige, ce chef-d'œuvre patient et risqué demanda des milliards d'années d'essais, d'erreurs et de morts, plus cette gestation, rapide et réussie, pour durer seulement quelques décennies et se perpétuer en procréant et se différenciant. Un tel rapport mesure à la fois sa force longue et sa courte fragilité. La vie quasi éphémère de ce géant par rapport à la longévité interminable de ses cellules naines permet d'estimer l'équilibre stable-instable de sa turbulence. Trois ans ou soixante-douze : quelle brève jeunesse par rapport à la vieillesse énorme de notre composition !

Nous vivons en vieillards nouveaux-nés, dont l'ivresse de vitesse monte au comble lorsque, comptant ce temps gigantesque, compressé dans le sein de nos mères, nous l'exploitons dans les champs ou en laboratoire, en faisant varier ses bifurcations de sélection ou de mutation. Nous synchronisons trois temps : l'évolution, l'embryogenèse, les biotechnologies. Qui sommes-nous ? Des vieillards nouveau-nés, actifs et pensants.

De Senectute

Lorsque les Anciens écrivaient *de Senectute* ou qu'un bavard vaniteux rimait sur *l'Art d'être grand'père*, ils ne regrettaient ou chantaient que le temps rapide et superficiel inscrit sur les registres des villages et rythmé par les tremblements de leurs membres. De plus, à évaluer l'espérance de vie, antique aussi bien que récente, leur compte s'arrêtait vite : *de brevitate vitae*.

Or la vie individuelle n'ajoute que de courtes années à la formidable ancienneté des organes, des cellules, des atomes... qui constituent mon corps aussi bien que celui de la petite fille, de son père et de

tous les vivants autour d'eux, veaux et vaches, lagopèdes et chamois, orge et herbe des champs. La longueur de ces existences dure à peine un clin d'œil par rapport à celle de la vie dont le flot nous traverse tous et qui, en moi, brille et brûle.

De senectute vitae : voilà donc une vieillesse vraie, commune aux mourants et aux nouveaux nés, aux petites filles et aux mères grands, aux voisins, aux étrangers, aux amis, aux ennemis, aux humains, aux bêtes, aux plantes, aux algues, tous porteurs d'un ADN, tous égaux en temps, à deux fractions près, l'une minime, leur âge individuel, l'autre à peine plus grande, l'intervalle vécu depuis que leur espèce apparut. Je ne compte point la pensée, les émotions, les cultures ni l'histoire, étroites et foudroyantes.

L'égalité universelle des vivants devant le temps

Ainsi nous alignons-nous tous ensemble sur un autre escalier ou nous dispersons sur le tronc et les branches des arbres que dessinèrent, à l'envi, les naturalistes depuis quelques siècles et que Darwin dynamisa. Cette durée différenciée l'emporte, certes, sur la brièveté de nos âges. Ce corbeau commun qui traverse, de gauche à droite, le terre-plein de la ferme aux alpages, cet alligator de Brezos, non loin de Houston, sans parler du coelacanth rare dans les océans... me précèdent d'assez loin par les bifurcations de cet arbre où leur fontaine fuse depuis plus longtemps que la mienne : vieille intuition qui fit croire que seuls les vivants se réservaient le temps, alors que nous savions pas encore que l'inerte coulait tout autant. Mais cette différence d'âge entre les genres ne rompt qu'un peu cette vieillesse universelle qui me rend également contemporain - ou à très peu près - de tous les vivants et, en particulier, de mes cousins mammifères, de Lucy et d'Homère, mais aussi de ma petite fille. *De senectute omnium vivorum*. Nouvelle autant que de toujours, cette égalité, au moins statistique, de tous les vivants par rapport au temps vaut bien une déclaration solennelle.

Auprès de cette vieillesse commune, la mienne, individuelle, et même celle de l'histoire forment une mince marge. Les différences dont nous cuisons la pain de nos haines quotidiennes, de nos mépris charnels et de nos petits savoirs s'amenuisent dans une durée imperceptible ; les influences historiques, poussées par certains jusqu'au déterminisme, pèsent peu auprès des causes immensément longues qui formèrent tel ou tel neurone dont l'excitation concourt à telle perception ou à telle émotion. Mieux encore, les sens, je vais le dire, n'ouvrent pas seulement aux apparences du monde, mais à la profondeur énorme de son temps. Les conditions de l'histoire plus celles de la diversité, culturelle ou individuelle, rapetissent soudain en différentielles évanouissantes. Nous voilà tous presque aussi vieux que le monde.

Récents et rigoureux, nos compte-temps ramèneraient-ils une *nature* humaine, au sens où nous *naquîmes* tous voici des centaines de millions d'années ? Nous voilà tous immergés dans une même lise. Cette identique ancienneté rend nos différences culturelles marginales et d'un infime minceur. Cette égalité naturelle vaut bien une déclaration universelle.

Nous ne reconnaissons Héraclite que depuis récemment

Bloqués, perchés, serrés sur nos étroites marches comme sur un balcon d'où nous jouissions d'une représentation si mesquine et bornée que la présence des choses ne s'installait que dans un présent évanouissant, nous croyions toujours qu'il existait, çà et là, des rigoles de temps parmi un espace où elles s'enseménçaient. Assis, adossés à une roche, nous voyions le Colorado couler au creux d'un spectaculaire canyon reproduit par les affiches de tourisme, représenté comme un lieu exemplaire de l'espace mondial. Non, ses gorges, basses et hautes, percolent tout autant que la rivière, et les poissons du fleuve tout autant que lui, et de minces rivières élémentaires dans les poissons, et d'autres poissons dans ces plus petites rivières... et, tout autant qu'eux, moi qui les pêche et observe, ébloui, après avoir

descendu la hauteur du Canyon... ce complexe horloger, cet amoncellement de compte-temps, où l'espace a si peu de part qu'il se perd en ces rythmes superposés, entrecroisés, tourbillonnant, tout allant s'écroulant.

Tout coule. Cette parole initiatrice d'Héraclite, nous ne l'avions jamais vraiment crue. Nous pensions toujours qu'il existait, çà et là, des rigoles courtes de temps parmi un espace où circulait leur rareté : des fleuves dans des vallées, des horloges entre les murs des maisons, un cœur et un pouls battant parmi des muscles et un squelette solides. Bref, l'espace de représentation s'ensemait de quelques montres. Nous ne reconnaissons pas l'universalité du mot héraclitéen. Nous l'acceptons aujourd'hui. En conséquence de quoi, notre perception voit désormais surabonder le temps. Celui-ci noie celle-là. Autrefois, nous voyions le soleil tourner autour de la terre ; depuis quatre siècles et le savoir des astronomes, nous percevons, à l'inverse parfois, que notre planète tourne autour de l'étoile centrale. Naguère et hier matin encore, nous voyions de l'espace ; nous percevons mieux le temps qui l'envoie.

Toujours aveuglés, ne croyez pas vos yeux.

Cette délivrance neuve hors de la prison du petit balcon où nous et notre philosophie nous tenions bloqués, complète étrangement la sortie platonicienne de la vieille caverne d'espace : le prisonnier délivré n'ajoutait, jadis, à sa perception qu'une troisième dimension qui approfondissait les images plates qu'il voyait usuellement sur le mur arrière de la grotte. Nous gagnons, quant à nous, des milliers, des milliards d'échelons au long de la durée irréversible universelle. À l'angoisse pascalienne devant le silence infini des étendues cosmiques succède l'émerveillement de qui surnage, corps et âme, dans une durée à prolifération presque infinie de rythmes et d'une longueur qui défie l'intuition.

Descente dans le temps de la sensibilité

La perception de l'espace s'efface devant celle du temps. Toute sensation ainsi se date.

De naissance tout ouïe, j'apprécie sons et rythmes, je m'émeus d'inflexions et d'appogiatures ; à l'inverse, j'ai dû éduquer ma vue ; à une nature musicale, une mince culture ajouta la peinture. Et les fleurs : à mi-Mai, les parterres qui séparent les voies carrossables de Campus Drive et de Bowdoin Street, à Stanford, éclatent d'écarlate, d'orange, de jaune clair et de bleu, parmi l'herbe verte. Les *poppies* ou coquelicots d'Europe, rouges, détaillent, en Californie, les teintes du spectre. Je pose le vélo, affronte le tonnerre incessant des voitures, boîtes noires aux conducteurs aveugles, et demeure longtemps devant cet éblouissement. La tête se constelle de pixels. Mon corps s'en repaît ; plus que nourri, comblé.

Le plaisir de la musique ramène des millions d'années en arrière, quand nos ancêtres se hélaient par plaintes et nous entraîne même hors de notre espèce, vers les mésanges aux phrases complexes et les colibris inventeurs de mélodies : en ce temps d'avant l'histoire, certains vivants, déjà, émettaient ou recevaient du sens avant qu'advienne le discours. Le bouquet des couleurs comble de manière encore plus originaire, en remontant vers les ères où les premiers vivants, algues, plantes et arbres, apparurent, buvant la clarté par le filtre des couleurs : leur vie et ses matières se nourrissent de lumière ; ma vision s'en rassasie comme elles.

Et de quand datent les neurones, plus récents, qui forment le centre du traitement de ces mêmes couleurs, enfoui dans une partie du cerveau que les spécialistes nomment « le complexe V4, dit gyrus fusiforme », commun aux singes rhésus et à nous autres humains ? Les mammifères, les vertébrés, les oiseaux en jouissent-ils, ainsi que les insectes, puisque Karl von Frisch a découvert quelles teintes hors de notre spectre voyaient les abeilles ? Luxueusement déployés du rouge au violet, les parterres chamarrés de coquelicots me donnent des jouissances charnelles issues d'une durée dont Darwin lui-

même ne soupçonnait pas la longueur. Je date mon contentement de plusieurs centaines de millions d'années. Je dois mon éblouissement au vertige de cette plongée verticale !

Les sens ouvrent le corps sur le monde, dit-on ; certes, mais ils font, encore mieux, descendre dans le temps.

Comédie de la nature

Vite, avant de mourir, de ma voix tremblante de saisissement devant la ferme ancestrale, fleurs devant la porte et cirque de montagnes au fond, je hèle ma petite fille et la vois nager vers moi, à grands gestes des bras et des jambes, comme à contre-courant. Me laissant flotter vers elle, je lui dis mon Grand Récit et elle en laisse sa poupée, bouche bée.

Dante, Béatrice et leur foi élevèrent la *Divine Comédie*, éternelle, vers les autres mondes ; Balzac, *Béatrix* et l'histoire situèrent la *Comédie Humaine*, courte, ici, là, en province et à Paris. Ma petite fille, moi et le savoir du jour contons cette *Comédie naturelle et universelle* par l'ample contingence des espaces et des temps. Passionnés de décrire et d'ouïr, de répondre et de questionner, de transmettre et de recevoir, nous entendons revenir des montagnes et des glaciers disposés en cirque l'écho de nos voix vibrantes.

Le paysage replonge dans son grand récit.

Descente et montée dans le Récit

Quel grand récit ? Celui que je raconte à ma petite fille : depuis que le Big Bang se mit à construire les premiers atomes dont la matière des choses inertes et de notre chair même se compose ; depuis que se refroidirent les planètes et que notre Terre devint un réservoir des matières, plus lourdes encore, dont nos tissus et nos os se forment ; depuis qu'une étrange molécule d'acide se mit, voici quatre milliards

d'années, à se repliquer telle quelle, puis à se transformer en mutant ; depuis que les premiers vivants se mirent à coloniser la face de la Terre, en évoluant constamment, laissant derrière eux plus d'espèces fossiles que nous n'en connaissons jamais de contemporaines ; depuis qu'une jeune fille, dite Lucy, commença de se lever dans la savane de l'Est-africain, promettant sans le savoir les voyages explosifs de la prochaine humanité dans la totalité des continents émergés, en cultures et langues contingentes et divergentes ; depuis que quelques tribus d'Amérique du Sud et du Moyen-Orient inventèrent de cultiver le maïs ou le blé, sans oublier le patriarche digne qui planta la vigne ou le héros indien qui brassa la bière, domestiquant ainsi pour la première fois des vivants aussi minuscules qu'une levure ; depuis que balbutia l'écriture et que certaines tribus se mirent à versifier dans les langues grecques ou italiques ... alors le tronc commun du plus grand récit commença de croître, en effet, pour donner une épaisseur chronique inattendue, réelle et commune à un humanisme enfin digne de ce nom, puisque peuvent y participer toutes les langues et cultures précisément venus de lui, unique et universel puisqu'écrit dans *la langue encyclopédique de toutes les sciences* et qu'il peut se traduire dans *chaque langue vernaculaire*, sans particularisme ni impérialisme, comme au matin de la Pentecôte.

Pourquoi pleure-t-on parfois de perdre un récit court d'à peine quatre millénaires quand nous en gagnons un de treize milliards d'années ? Pourquoi déplorer la perte d'une culture réduite à ce qui se faisait aux bords d'une seule mer, alors que nous étendons la nouvelle à la communauté des hommes, dans le monde et dans le temps, et que nous raccrochons les humanités anciennes, locales et singulières, à un humanisme enfin proche de son sens universel ?

Lois du récit : descente des feuilles mortes

Non seulement il s'agit du plus grand des récits jamais racontés, de surcroît probablement vrai, puisque rectifié sans cesse par les avancées de la recherche, mais il s'agit surtout d'une narration qui

respecte les lois de toute narration, règles que j'avais jadis mises en lumière dans mon analyse du *Chancellor* de Jules Verne. (*Jouvences sur Jules Verne*, Minuit, 1977, pp. 105 à 126). Cette nouvelle relate les pires fortunes de mer advenues à un vaisseau de ce nom, appareillé de Charleston et dont les naufragés, expirant de soif, finissent par reconnaître l'embouchure de l'Amazone et boivent enfin à l'eau douce du fleuve. Le récit se développe d'équilibres en équilibres où les passages d'un palier à peine incliné au suivant se font par catastrophes successives : tempête, incendie, échouage... où chancellent ces stabilités dont chacune, originale, développe sa propre loi ; chaque rupture ou circonstance perturbante permet le changement de loi. La narration chemine le long d'une pente lente, suivie d'une rupture, qui induit une autre pente, cassée d'une nouvelle rupture... et ainsi de suite.

Ainsi plane longuement une feuille morte, à l'automne, après l'apoptose, en chute d'abord quasi horizontale, puis, brusquement décrochée, tombe vite pour se retrouver soudain plus bas, de nouveau quasi horizontale et stable, avant qu'un nouveau décrochage intervienne... La simplicité du *Chancellor* vient de ce que ces stabilités s'y définissent par des masses, des forces, des mouvements, des énergies... que la statique, la dynamique, la thermodynamique, la théorie des marées, l'astronomie ou la climatologie... bref que les disciplines directement intéressées par les équilibres et les mouvements dominant parfaitement ; nous n'avons besoin de recourir à aucune métaphore pour y découvrir des balances : elles s'y dessinent comme au tableau noir... comme dans le Grand Récit universel que les sciences, de même, régissent.

De coups de théâtres en rebondissements, cette descente va de suspens en suspens au sens littéral, comme si elle retenait le plus possible sa chute, comme si elle suivait, à l'encontre des corps lourds, une sorte de plus petite pente. L'action du récit obéit à un « principe » de l'action maximale, qui inverserait celui découvert par Maupertuis, dit de la moindre action. À chaque coupure ou

décrochement, à chaque changement de palier, on entre dans une nouvelle science, qui définit un autre type d'équilibre... dans le *Chancellor* comme dans le Grand Récit.

S'agit-il là de l'organisation générale de toute narration réussie ? Je le répète, ces lois, connues et bien diffusées depuis, mais que je ne connaissais point alors, trouvent ici un dessin direct, sans image. Tension, apaisement, coup de théâtre, tension, apaisement, coup... trouvent là leurs simples lois de mécanique. Peu de récits s'écartent de cette suite d'équilibres ponctués ou, s'ils le font, le déplaisir vient, nul ne lit plus, tout le monde, aveugle et sourd, quitte le spectacle. Tout l'art de conter, tout l'enchantement qu'il procure tiennent dans la distribution et dans l'enchaînement des ruptures et des paliers, de la longueur ou brièveté de ceux-ci, de l'étonnement provoqué par l'improbabilité, mais sans miracle, de celles-là. Que, passé l'apoptose d'automne, la feuille ne tombe pas trop vite, alors l'auteur maintient le suspens, mais point trop lentement non plus, au risque de l'ennui. À revenir au Grand Récit, vous voyez bien que je ne parlais que de lui, sous couvert de fortunes de mer.

De l'enchantement du monde

J'invite en astro-physique ou en bio-chimie quiconque proclame que les sciences désenchangent le monde : le ciel et le vivant lui paraîtront vite remplis de miracles étonnants. Je chante plutôt le destin de m'avoir placé au voisinage des savants dont la musique subtile me ravit tous les matins. Même les nombres premiers, la plus simple des connaissances possibles, ruissellent de diamants et de saphirs qu'envieraient le pays de Golconde.

Mais, outre ce détail menu et précieux, comme l'encombrement raffiné d'une simple cellule ou le bariolage des étoiles, le vol des colibris ou les chocs galactiques, enchante aussi et surtout l'ensemble de ce récit, interminable et haletant, artistement mené, par une composition raffinée de décrochages et de paliers d'équilibres, de suspenses et de ruptures... qui mène du Big Bang ou de son équivalent

quantique à la formation des galaxies, au refroidissement des planètes, à l'émergence contingente d'un acide qui se reproduit, à l'évolution des vivants, à l'apparition de l'homme voici des millions d'années dans la savane africaine... Longs paliers de développements coupés de coups de théâtre incomparables. Comme tout récit merveilleusement agencé, il paraît cohérent et dirigé vers une fin si on le relit d'aval en amont, mais va de circonstances imprévisibles en contingences imprévues si on le suit dans le sens du temps.

De la spécialité de l'auteur éventuel

Le XVIII^e siècle des Lumières, dont les flambeaux croyaient encore à la stabilité du monde, se posait la question de savoir quel horloger avait monté une machine aussi régulière ; en ces temps, Dieu passait pour un artisan, comme déjà le Démonstrateur chez Platon, parfois même pour l'architecte de l'univers ; il travaillait de ses mains à un chef-d'œuvre définitif. En ordre ou en mouvements réguliers scandant une stabilité, le cosmos passait pour le modèle de toute construction. De la spécialité de l'auteur, vous pouviez induire la nature de l'œuvre et, par là, celle de la science qui l'expliquait : l'Encyclopédie fait le tour d'une Architecture. Cette architectonique excluait que l'on en plongeât le palais dans un temps qui l'aurait transformé sans cesse, dans la contingence et l'évolution, encore moins dans des processus chaotiques ou aléatoires.

À supposer que nous posions aujourd'hui de semblables questions, sur l'auteur et l'œuvre, nous nous demanderions plutôt quel romancier, quel novelliste, quel dramaturge rédigea un scénario ou un récit aussi singulier. Le Dieu fait Verbe développe des histoires si grandioses et finement menées que nous L'appellerions, si nous l'osions, le *grand raconteur* : oui, l'enchanteur. À reconstituer ce récit, fil à fil, pièce à pièce, acte à scène, les sciences tiennent le monde et ses habitants en haleine par leur suspens.

Exemple singulier de l'évolution

Par exemple, je crois que l'évolution des vivants nous passionne et remplace quelquefois la religion *parce qu'elle suit exactement le régime du récit*. Pourquoi les biologistes n'ont point ri à l'annonce de la théorie des *équilibres ponctués* ? Sans doute parce qu'ils ignoraient que Gould, qui sans doute ne le savait pas non plus, résumait sans en changer un iota, les règles les plus simples de la narration, que cet auteur, par ailleurs, pratique à merveille. Comme le *Quixote* et l'*Odyssée*, comme une infinité de nouvelles et de romans, de pièces de théâtres et de scénarios, *le Chancellor*, je viens de le dire, suit la loi des équilibres ponctués. De même, Lamarck et Darwin découvrent que la vie se raconte. Et les suivants le répètent à l'envi en raffinant sur la narration. Ô surprise enchantresse, l'histoire naturelle fait se rencontrer la science et la littérature. Inversement, les lois du récit ressemblent à celles de la vie. Les bonnes histoires nous font battre le cœur comme si nous voyions Aphrodite anadyomène elle-même se lever vivante de l'ourlet des lames, de la soupe prébiotique.

De plus et en somme, notre modernité fait de l'ensemble des sciences un rayon de la littérature. Certes, nous comparâmes souvent cette dernière aux sciences, certes, cent auteurs en ont fêté l'intersection, certes, la littérature, maintes fois, invente au sens même que les sciences donnent à ce verbe, mais avions-nous rêvé une rencontre pareille ? Mais aurions-nous pu imaginer quelque jour que les sciences, non, mieux encore, une Encyclopédie qui ne mérite plus ce nom se développerait, non plus en cercle, mais en un récit proprement littéraire et qu'il trouverait dans les humanités son lit et sa maison ?

L'encyclopédie et la pédagogie

En forgeant le vocable d'encyclopédie, Rabelais dessine, en effet, un cercle de savoir, de formation et d'enseignement, une circonférence fermée munie d'un centre ; en ces temps, ce dessin de tous les points de vue possible pouvait sembler fidèle au monde, ce chef d'œuvre d'architecte. Alors, la science complète recouvre le monde comme la carte qu'à cette même époque dessine Mercator, en projetant les continents et les mers sur un cylindre qui enveloppe le globe. On le voit, il n'y a que des cycles dans ces dessins-là. Si le monde montre donc une forme circulaire, le savoir aussi. L'univers a un centre, Terre ou Soleil, comme la puissance ou le commandement ont un Roi et la création et la connaissance un Dieu. Au début du XIX^e siècle, Hegel définit encore l'encyclopédie comme un cercle de cercles.

Nous rions désormais des révolutions qui changèrent si souvent de centre et que nous appelions décentrement. Qu'il s'agisse de la Terre ou du Soleil, du sujet ou de l'objet, du moi ou du non-moi... qu'importent ces distinctions, puisqu'elles supposaient toutes et toujours un centre, quelque position qu'on lui assigne, quelque nom qu'on lui donne et quelque mouvement qu'il commande ; alors, l'encyclopédie ne change guère puisque sa forme globale se conserve et conserve son repos. Le terme même de *révolution* le suppose.

Nous ne vivons ni dans les mêmes espaces ni dans les mêmes temps. Au moins, ni le monde ni nous ni aucun des vivants n'avons plus le même âge ; nous nous éveillons soudain fantastiquement vieux. Nul espace ne connaît plus de centre et chaque moment d'origine ou de bifurcation pose des problèmes redoutables. Côté savoir, il n'y a plus d'encyclopédie. Cherchons donc à rectifier la forme de son espace et son mouvement dans le temps. J'ai déjà proposé la notion de paysage. Les sciences décrivent aujourd'hui et tentent de rapiécer des morceaux de paysages, un peu comme les sciences humaines désespèrent de recoudre les cultures entre elles. Les théories les plus avancées cherchent en effet à recoudre : celle des super-cordes, par exemple, rapprochent les deux pièces de la physique quantique

et de la relativité, encore éparses. Nous concevons aussi peu d'ordre dans le déploiement bariolé de l'univers et ses mille circonstances que nous n'en voyons dans la moindre cellule aux milliers de protéines variées ou sur la simple carte de la terre, mer et continents cousus par les bords des plaques profondes. L'ordre et la rotondité d'un monde nous paraissent aujourd'hui aussi simpliste que le temps réduit à une ligne. L'encyclopédie a vécu, comme les dinosaures. Le savoir n'a plus cette forme, la question du centre n'a pas lieu.

Temps et modes

L'unité ou l'universalité ne reviennent pas du côté de l'espace, décidément paysager, mais du côté du temps, à la condition de ne le réduire ni à une ligne ni à sa mesure ni surtout à ce que les occidentaux nomment l'histoire. Paradoxalement de nouveau, l'universalité revient par ce que nous nommons la littérature. Le savoir, je l'ai dit, se raconte. Il se déplace, comme l'univers, la vie et la pensée. Le vieux terme de *pédagogie* disait le voyage des enfants conduits par leur précepteur. Je souhaite qu'il exprime désormais ce déplacement, rapide ou lent, du monde, des choses et des vivants dans le temps, oui, cette nouvelle perception de l'univers. Car cet ensemble bariolé de paysages de tous ordres, échelles, formes et couleurs, découle d'un conte. Ce puzzle fuse comme un jet. Comme une bonne pièce de théâtre ou un roman réussi, le Grand Récit commence n'importe où, n'importe quand, proprement de manière contingente, quoiqu'il porte dans ses flancs, mais de manière chaotique, la suite des événements. Il ne se déroule pas, mais saute de l'imprévisible ou de l'impossible à prédire au nécessaire lorsqu'il passe de la perspective d'avenir vers le passé consommé, en traversant les possibles du présent. Il porte, ainsi, les contingents sur ses épaules.

La métaphysique de l'ancien monde autant que les procédés de sa déconstruction suivent la logique à deux valeurs, être et néant, faux et vrai, bien et mal... et adorent la contradiction. Ils ignorent la

noise, le bruit et la fureur, les singularités bariolés, les profils incohérents, les paysages à coudre, l'imprévisibilité du processuel. Compatibles avec des lois nécessaires, toutes choses et vies courent vers la contingence, à travers le filtre du possible et de l'impossible. Monde, vie, existence, histoire et savoir plongent parmi les quatre coins des modalités.

L'homme co-auteur du Grand Récit

Ces masses en mouvements modaux tirent, poussent et entraînent les paysages et jardins en haillons dans l'espace : cartes difficiles à lever, trajets impossibles à prévoir. Mais pour ce qui concerne la passé tout s'aligne dans le nécessaire. Alors commence le Récit. D'autant plus littéraire que nous vivons haletants d'en connaître la suite puisqu'elle concerne notre vie, plus celles des autres et du monde. Non seulement haletants comme spectateurs, mais actifs et acteurs.

Depuis que nous créons des objets-monde, nous montons sur les tréteaux, nous participons au travail du metteur en scène, nous nous lançons dans le texte, co-auteurs du Grand Récit. Nous ne participons pas seulement au développement de l'histoire, tautologie manifeste puisque nous faisons nos propres affaires, mais nous exploitons le temps, le destin du monde et celui des vivants ; nous intervenons dans les conditions fondamentales de la matière et de la vie. Nous voilà responsables universels de cette œuvre nouvelle.